



Les Perses © Ina (1961)

Pascal Lardellier

Petite mythologie de la médiatisation
des attentats du 11-Septembre

Petite mythologie de la médiatisation des attentats du 11-Septembre

Pascal Lardellier, université de Bourgogne

Les événements dramatiques du 11 septembre 2001 s'éloignent de nous tandis que le temps passe. La structure sous-jacente du récit de ces journées tourmentées apparaît d'autant mieux, et l'on peut tenter alors de montrer comment le discours s'est levé dans les interstices de la culture occidentale, en reprenant les atours de la tragédie grecque, ses figures mythiques, son fatum. Le journalisme n'est-il plus ici qu'une longue plainte tragique ?

On ne peut mieux le dire que l'Appel à communication de ce numéro : « *les médias en général sont devenus les nouveaux conteurs des temps modernes* ». Ou encore, « *ces mêmes médias font se rassembler en un lieu symbolique unique d'immenses communautés* », de celles que Daniel Dayan et Elihu Katz appellent des « communautés diasporiques », et qui partagent intensément une émotion et un spectacle communs. Et enfin, « *l'apparente nouveauté des médias cache en fait une construction ancienne, parfois traditionnelle, toujours liée à une histoire, à une tradition, à une culture* ». C'est précisément ce dont il sera question dans ces pages.

Je m'intéresse depuis quelques années à la question de la médiatisation des attentats du 11 septembre 2001, à ses formes, à ses effets¹. Il m'est apparu comme une évidence que les médias avaient réinvesti à cette occasion des structures et des figures narratives anciennes, et *pour le conte*, antiques ; ceci à leur corps défendant, pourrait-on dire.

Certains « observateurs » ont beaucoup glosé sur le tropisme sensationnaliste des médias. Les télévisions, notamment, auraient trop montré certaines images (« les avions dans les tours ») et pas du tout d'autres (dont « les corps »). Voyeuristes, partiales, démagogiques, les télévisions, vraiment ? Pour couvrir cet événement historique, les médias dans leur ensemble ont fait avec leurs moyens

techniques respectifs, et leurs principes, aussi. *France Télévisions* n'est pas *Fox News*, et *Le Monde* n'est pas *The Sun*. Mais on peut difficilement reprocher à une chaîne de télévision de montrer des images, fussent-elles insoutenables. La presse, elle, dissèque et analyse, et elle y est contrainte par sa temporalité, qui lui interdit le direct.

À rebours des approches sémiotisantes, centrées sur le contenu proprement dit, j'aimerais proposer ici une autre approche de la médiatisation du 11-Septembre : une lecture allégorique du traitement médiatique de la tragédie, à la lumière de quelques figures antiques, entre autres mythologiques. Ceci pour mettre en exergue les ressorts dramaturgiques et narratologiques utilisés par les grands médias en période de crise. Sous le couvert de la narration et de l'analyse de l'actualité, une grande geste se déploie, aux ressorts et aux séquences quasi-invariables, et qui rappellent les intuitions structuralistes un rien datées de Vladimir Propp, et de sa *Morphologie du conte*.

Pourquoi le choix de modèles antiques pour relire le « 11-Septembre » ? Parce que l'Antiquité constitue une matrice féconde qui recèle nombre de figures emblématiques s'imposant comme des archétypes². Elle a surtout imprégné l'imaginaire de notre culture occidentale, pour sourdre dans maints domaines d'expression, pour permettre des lectures buissonnières de notre modernité.

Si la narration de laquelle je pars assume son caractère *allégorique* (étymologiquement, *qui raconte autrement*), et si quelques références permettent de filer ponctuellement la métaphore, elle ne saurait être un simple exercice de style. Il s'agit davantage de poser des jalons en vue d'un autre regard sur la sismographie politico-médiatique du 11-Septembre. L'analyse est circonscrite à la télévision, et aux trois jours qui vont du 11 au 14 septembre 2001. Il convient de centrer tout particulièrement l'attention sur ces images télévisuelles déjà gravées dans l'imaginaire collectif occidental : les avions entrant en boucle dans les *Twin Towers*, celles-ci s'embrasant puis s'effondrant, l'organisation affolée puis ordonnée des secours, ces spectres humains gris et poussiéreux hantant Manhattan, les foules saisies de ferveur, en communion, au soir du deuxième jour...

Se concentrer sur ces trois jours permet aussi de souscrire (ou presque) au principe dramaturgique de la tragédie antique : il s'agit de l'unité de lieu, de temps et d'action³. Au nom d'un consensus implicite et d'une énorme pression de la conformité, cette règle a été quasi-unanimement respectée par tous les acteurs médiatiques du 11 au 14 septembre.

Prologue

Tout commence comme dans un conte. L'action va se dérouler sur les rives de cet empire américain sur lequel le soleil ne se couchait jamais, à l'instar de celui d'Alexandre le Grand ou de Charles Quint, plus tard. Un royaume américain solaire, jupitérien. Irrigué par un fleuve qui à l'instar du Pactole, charrie l'or du monde, il est dirigé par un jeune roi, que le *Bush* à oreilles pourrait comparer à Midas. Au royaume américain, des esprits candides s'accordent à penser que la tragédie n'aura plus lieu d'être, en tant que genre. Seules les comédies auraient désormais droit de cité. Saturnales presque perpétuelles, donc, à la surface des choses.

L'action se déroule plus précisément à New York, non pas capitale politique, mais Capitole symbolique du royaume. Jérusalem céleste ou Nouvelle Babylone ? C'est selon. En tout cas, chacun semble y vivre en un nouvel Âge d'Or. Il y a quelques années, un économiste américain, Francis

Fukuyama, a même prédit à grands cris, comme la Pythie, que la chute du communisme marquait la fin de l'histoire et une période de croissance continue, sous l'égide d'un nouveau Léviathan, le libéralisme. Plus de crainte à avoir, de même, la *Pax Americana* s'imposant comme la version actualisée de l'antique *Pax Romana*. Presque tout le monde est heureux au royaume d'Amérique, se livrant sans retenue aux deux plaisirs encouragés par la Cour, la consommation et le divertissement.

Au cœur même de New York, trônent d'ailleurs les deux jumelles qui constituent en quelque sorte les pendants postmodernes de Castor et de Pollux, les *Twin Towers*. Ces constructions vertigineuses tiennent de Babel. Après tout, New York est cosmopolite. Elles prétendent être *The WTC*, « le Centre du commerce mondial ». Mais symboliquement, elles renvoient aussi à Prométhée, dans leur tranquille arrogance, et à Icare, dans leur improbable verticalité, avec leurs têtes suspendues si près du soleil. Plus qu'ébranlées, ces deux colonnes du palais vont être – mais qui ose même l'imaginer ? – abattues.

Car un ennemi intrigue. À distance, il est en train de préparer une frappe d'une violence inouïe. Ce traître va en quelque sorte sortir comme Athéna casqué et armé de la cuisse de Jupiter, puisque c'est en Amérique qu'il a constitué une partie de sa fortune et de son savoir-faire meurtrier⁴. Cet ennemi n'a rien d'un Caligula. Il est fiévreux, souffreteux. Certains chroniqueurs souligneront *a posteriori* qu'avec ses doigts si fins, sa voix et ses yeux si doux, il n'a rien de ce brutal Saddam Hussein que l'Amérique adore détester de père en fils. Comme dans bien des tragédies (puisque le genre va revenir en force), c'est quelqu'un de proche qui va frapper, quelqu'un qui entretient avec l'Amérique un rapport quasi-œdipien.

Acte un

L'Acte I débute le mardi 11 septembre à 8 h 52, heure américaine, par une frappe qui vient symboliquement du ciel, comme la foudre. Un avion s'encastre dans l'une des tours jumelles, embrasant Manhattan. Il s'agit d'un « événement monstre » (Pierre Nora)⁵, un événement qui délimite un avant d'un après ; un « événement monstre », déjà étymologiquement, puisqu'il existe en ce

Pascal Lardellier

Petite mythologie de la médiatisation des attentats du 11-Septembre

qu'on le *montre* ; et on le *montre* parce qu'il est horrible, ignominieux.

Ben Laden, par qui le malheur arrive, aurait pu être comparé à Erostrate, ce Grec qui en 356 avant J.-C. avait incendié l'une des sept merveilles du monde, le temple d'Artémis à Ephèse, pour immortaliser son nom⁶. Mais il endosse davantage, à maints égards, la figure mythologique de Saturne-Cronos. Celui-ci, chassé du Ciel, se nourrissait de ses enfants. On voit le parallèle qui peut être établi, avec ces terroristes souhaitant mourir comme des martyrs pour un père infanticide et infernal.

Tout de suite, des images prises par des amateurs ayant captés la scène furent diffusées en boucle, la fonction *Replay* de toutes les télévisions occidentales s'enclenchant aussitôt pour quelques jours. Plus encore qu'elle ne bouleversa temporairement la grille habituelle des programmes des chaînes généralistes⁷, l'attaque des *Twin Towers* s'y substitua pendant quasiment trois jours pleins. Fait notable, qui traduit bien la gravité de l'événement : la publicité sous toutes ses formes disparut des écrans, indécente qu'elle eût été dans un tel contexte.

Premier hiatus : l'homme occidental est tellement abreuvé d'images de « films catastrophes » que beaucoup n'y crurent d'abord pas, déniaient à l'Histoire le droit de s'exprimer. J'ai été moi-même saisi d'incrédulité pendant de longues minutes. Les internautes confessent presque tous qu'ils n'ont d'abord vu dans l'annonce en ligne des attaques du *WTC* qu'un mauvais canular, comme le Net en secrète assez régulièrement. En fait, le caractère exceptionnel de l'événement le rendait invraisemblable, inimaginable. « Syndrome de la *Guerre des mondes* », en quelque sorte.

En tout cas, les terroristes ont atteint leurs cibles au centuple, en *produisant* (au sens cinématographique) des images d'une violence symbolique inouïe, un *scoop* parfaitement scénarisé, diffusé en Mondovision, avec les règles dramaturgiques, un appareil de production, un système de diffusion et surtout un public entièrement occidentaux. De plus, le destin va frapper deux fois, comme à rebours, puisque un second avion arrivera dans la deuxième tour alors que les grands *networks* (et des centaines de caméscopes) filmaient et diffusaient déjà l'incendie dans la

première ; leur cynisme fut d'attendre que toute incrédulité fut dissipée pour entrer vraiment en scène.

L'obligation de voir le malheur et la mort fait partie intégrante de tout programme terroriste. Comme l'expliquent Dominique Wolton et Michel Wieviorka⁸, la réussite d'une action terroriste se mesure autant au nombre de personnes atteintes dans leur chair qu'au nombre de témoins astreints au spectacle. De ce double point de vue, l'efficacité de l'attaque new-yorkaise est vertigineuse. Dans une guerre conventionnelle, *a fortiori* médiatisée, la durée dilue l'horreur. Là, la fulgurante violence de ces attaques, qui plus est médiatisées, va frapper l'Occident en plein cœur, à un niveau jamais atteint.

Acte deux

Cet Acte II commence quelques minutes après les deux frappes. Il se place sous le sceau de la Gorgone, de la Méduse. Regardant les deux tours frappées par les avions, puis ces tours en feu, puis leur effondrement – le *crescendo* dramatique était impressionnant d'intensité et d'inévitabilité – revoyant ces images des dizaines de fois, nous avons tous ressenti ce que produisait le regard de la Méduse : nous fûmes des centaines de millions à être fascinés, horrifiés et pétrifiés.

La télévision fonctionne habituellement en vertu d'un consensus intuitif : le téléspectateur a intégré implicitement un système de codes lui permettant de regarder les programmes de manière *connivente*. Car on sait toujours dans quel registre, et à quel degré (premier ou deuxième) on se trouve, que l'on soit devant de la publicité, des fictions ou des informations. C'est la loi des *genres*, si je puis dire. Or, pour une fois, nous étions astreints à regarder quelque chose de jamais vu auparavant, sans possibilité d'assimiler ces images terribles, terriblement fascinantes. Terriblement belles, surtout, car le malheur a voulu que la contre-plongée vertigineuse puis les plans larges sur Manhattan, la superposition des couleurs, leur contraste, le soleil, le ciel, les flammes et l'acier produisent des images qui réinvestissaient les codes esthétiques les plus classiques de la dramaturgie hollywoodienne. Sur nos écrans de télévision, le 11-Septembre, pas de noir et blanc furtif et tremblotant, pas de cadrage flou et lâche, mais

des images d'autant plus odieuses qu'elles correspondaient trait pour trait à une « *esthétique du chaos* » (Susan Sontag). Ces images superbes d'un point de vue graphiques et chromatiques se situaient au carrefour où se rencontrent la beauté et la mort ; donnant un étrange écho à la question posée par Milan Kundera dans *La plaisanterie* : « *Pensez-vous que les destructions peuvent être belles ?* »

La Gorgone s'impose comme figure emblématique du moment du traitement médiatique des attentats, car la vue de ces images produisit les effets d'un cauchemar, s'en rapprochant au sens clinique : une image mue par une pulsion de répétition, vient et revient sans cesse nous hanter, parce que nous ne parvenons pas à l'intégrer, à la métaboliser ; des images brutes, résistantes, se caractérisant par une égale impossibilité de préhension, et de compréhension.

Il fallait pourtant qu'elles tournent ainsi, autant qu'elles ont tourné, d'abord en plein écran, ensuite, des jours durant en fond, derrière les journalistes et les experts, car c'est ainsi que le visible s'épuisait, en une immense *catharsis* collective.

Et puisque ce chapitre évoque des figures antiques, il faut écouter Aristote, qui par deux fois, dans sa *Poétique*, énonce en quelques lignes deux problématiques fondamentales de la tragédie. Elles sont d'une terrible actualité, au regard du « 11-Septembre médiatique » : « *Nous prenons plaisir à contempler la représentation la plus précise de choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, comme les formes des animaux les plus hideux et les cadavres.* » Et, plus loin : « *La tragédie est donc l'imitation d'une action supérieure et complète... Le spectacle de cette imitation, en suscitant la pitié et la crainte opère la purgation (catharsis) propre à de telles émotions...* » Combien ces deux fragments vieux de quelques dizaines de siècles trouvèrent une résonance, pour qualifier notre regard collectif face à la désolation new-yorkaise, tellement scénarisée et mise en scène par les terroristes eux-mêmes ; combien ils témoignent de cette ambivalente attitude – répulsion qui fondait la vue de ce spectacle morbide, funeste, terriblement fascinant.

Acte trois

L'Acte III commence au matin du 12 septembre. La quasi-totalité des chaînes de télévision occidentales avaient annulé les grilles habituelles, et les plateaux d'information faisaient alterner les analyses des experts, les déclarations de responsables politiques ; et ces images des tours, qui en fond d'écran, continuaient de défiler, avec ces deux avions revenant en boucle s'enfoncer dans les tours, qui s'effondraient ensuite. Des vues aériennes témoignaient de la désolation du *Ground Zero*, des plans lointains sur New York montraient la fumée plongeant la ville dans une pénombre triste et grise.

Ce troisième acte se caractérise par l'absence aveuglante des corps. Et m'amène à évoquer Érosthène. Celui-ci, sage grec, était un philosophe intransigeant et ascétique. Lassé un jour que la vue de la réalité le perturbât dans ses cogitations, il prit le parti radical de se crever les yeux, afin de pouvoir méditer à son aise, sans plus aucun dérangement extérieur. Par cette figure d'Érosthène, je souhaite qualifier le parti-pris des médias et surtout des autorités américaines qui, nous aveuglant de ces images des tours, occultèrent par contre complètement, dès le matin du deuxième jour, toute image des corps des victimes. Celles-ci se comptaient par milliers (le 12 septembre, les bilans encore approximatifs faisaient état de 6 000 personnes). Et pourtant, on ne vit presque aucun corps à l'écran. La cécité des médias, aussi volontaire et délibérée que celle d'Érosthène, est très symptomatique.

Il y eut cette image terrible, insoutenable, des « *virgules humaines* » (locution d'un chroniqueur), ces pantins désarticulés se jetant dans le vide pour échapper aux flammes. La chaîne américaine ABC la diffusa une fois, puis s'abstint ensuite. Les images furent reprises pourtant par quasiment toutes les chaînes, et certaines la diffusèrent *ad nauseam*. Qu'en était-il par contre, des milliers d'autres victimes ? Car la mort, omniprésente, était en même temps invisible.

Le fait est que des ordres furent donnés afin que la « zone interdite », autant que les morgues et hôpitaux de la ville, ne fussent pas accessibles aux photographes et caméras. Et certains directeurs de l'information, dont celui de TF1, Robert Namias, se plainquirent d'une censure drastique et

Pascal Lardellier

Petite mythologie de la médiatisation des attentats du 11-Septembre

brutale, instaurée délibérément. Si le jour même du 11 septembre, l'œil panoptique des caméras pouvait tout enregistrer, en vrac, dès le 12, le FBI et la Mairie de New York exercèrent un contrôle sévère, les caméras étant interdites à l'intérieur d'un périmètre de sept hectares.

Plusieurs arguments plaident pour cette absence d'images des corps des victimes, au lendemain de la catastrophe. Depuis 1934 et le code Hayes, certains types de représentations concernant sexe, violence et mort sont très sévèrement contrôlés aux États-Unis. Cette censure (car c'en est une) concernait autant les œuvres de fiction que les actualités. Les choses ont évolué, mais l'imaginaire américain a été fortement marqué par ces règles édictées dans les années trente.

Mais de même, il y a dans cette absence une raison d'ordre culturel. Si dans certaines traditions, l'exhibition de la dépouille est valorisée (cf. la martyrologie iranienne ou palestinienne), par contre, la chose est presque taboue outre-Atlantique⁹. Les seuls morts que l'on veut bien voir sont *les autres*, ceux qui ne nous appartiennent pas, en vertu du principe de « proximité culturelle ». Si les Américains acceptent une représentation parodique et clownesque de la mort (Halloween en témoigne), ils éprouvent par contre une hantise à voir la mort dans les yeux, et surtout leurs morts en face. Que l'on se souvienne des traumatismes causés par la simple vue des *body bags* pendant la guerre du Vietnam, choc ravivé par la guerre du Golfe, ou plus récemment, les milliers de morts de la calamiteuse campagne irakienne. Des photographes américains ne furent-ils pas récemment punis, mis à l'amende, pour avoir simplement pris quelques clichés des cercueils US revenant d'Irak ? Étonnante et récurrente cécité...

Ainsi, voir et *a fortiori* montrer ses disparus, c'est pour l'Amérique reconnaître sa finitude et sa faiblesse, alors que ce peuple superstitieux et religieux s'est construit sur le mythe de son infaillibilité. Le colosse n'aime pas que l'on sache que parfois, ses pieds sont d'argile.

Enfin, il ne faut pas oublier d'évoquer des choix éditoriaux et le respect dû aux victimes, dans le parti pris de ne pas montrer les corps des victimes. Comme le demandèrent des reporters présents dans *Ground Zero* le premier jour, filmer puis diffuser l'image d'un bras, d'une chaussure

ensanglantée, est-ce encore de l'information ? Pas sûr. Il faut tenir compte du fait qu'on ne peut pas tout montrer, sous couvert de ces démocratiques et relatifs « droit et devoir d'informer ». Certaines images auraient pu choquer, traumatiser, exercer une influence catastrophique sur le moral américain. Exactement ce que les terroristes recherchaient aussi.

Acte quatre

L'Acte IV commence au soir du deuxième jour. Là, une figure antique essentielle s'impose : celle de ce cortège de pleureuses qui, dans le monde grec, accompagnaient les enterrements en se lamentant rituellement, se lacérant la poitrine et s'arrachant les cheveux de douleur. Sous l'égide de la troublante injonction biblique : « *Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière* », une impressionnante communion planétaire fut orchestrée par les médias, privilégiant ce jour-là l'intensité et l'unanimité de la ferveur de l'hommage, *urbi et orbi*, à New York (et non à Rome), et dans le monde entier. Pour se référer à Daniel Dayan et Elihu Katz, une « *communauté diasporique* » d'une compacité impressionnante émergea. Les médias contribuèrent à catalyser celle-ci, lissant les différences et la diversité de cette communion, pour la refondre en leur creuset sacré. Les « médias rituels » rassemblèrent un c(h)œur presque planétaire autour d'un cercueil virtuel contenant trois mille personnes.

Un « protocole compassionnel » unilatéral fut instauré par les médias, au premier rang desquels les télévisions, qui remplirent là une mission religieuse, *reliant* étymologiquement, en montrant les larmes, les témoignages et les hommages de toute nature à l'unisson. La fonction relationnelle outrepassait au centuple le contenu, simple et triste. Les images d'une compassion grave liaient les téléspectateurs, comme pour les rassembler autour des victimes et de leurs familles. D'une seule voix, les télévisions et journaux répercuteront le cri du cœur consensuel de la plupart des chefs d'État : « *Nous sommes tous Américains...* »

Épilogue

L'épilogue de cette tragédie débute au matin du troisième jour. Les médias sortirent doucement du temps historique et

rituel, pour revenir à l'actualité, et aux conséquences immédiates des attentats du 11-Septembre. Les programmes habituels revinrent emplir les journées, alors que les rumeurs de guerre s'amplifiaient. Les reportages consacrés à New York se concentraient maintenant sur le fil des existences individuelles brisées – bribes de dernières conversations, témoignages pathétiques, petits souvenirs retrouvés, photos des disparus... Ces fils ténus constituaient une corde fragile, qui permettrait peut-être à une Ariane de mémoire et de deuil de sortir du labyrinthe de la barbarie sombre. Et d'échapper au monstre tapi dans le ventre même de cette Amérique qui se pensait candidement féconde de liberté et de prospérité. Finis, les rêves d'Âge d'Or, de Corne d'abondance, et de Pays de Cocagne en trompe-l'œil.

Ces trois jours qui ont ébranlé l'Occident dans ses certitudes et son fragile équilibre ont décillé nos yeux sur l'inhérente dangerosité du monde ; infligeant surtout une gifle retentissante à l'ethnocentrisme occidental triomphant. La tragédie du WTC a donné lieu, et ceci est tout à fait compréhensible, à une impressionnante vague d'émotion ; et à un regain d'irrationnel, aussi. Ainsi, des rumeurs fantasques ou alarmistes, colportées essentiellement par Internet, sont nées et se sont répandues à une vitesse incroyable. Cette vague de rumeurs culmina en 2002 avec la sortie du livre *L'effroyable imposture*, de Thierry Meyssan, qui se vendit en France à 200 000 exemplaires en quelques semaines¹⁰. Cet ouvrage affirmait entre autres que l'attaque du Pentagone n'avait pas été menée par un avion de ligne, mais qu'il fallait y voir la trace d'un mystérieux missile. En 2006, un film réalisé par un étudiant doué, Dylan Avery, intitulé *Loose Change*, apporte encore davantage de trouble dans notre lecture *a posteriori* des attentats du 11 septembre 2001 ; confirmant par là même que notre univers médiatique est scindé désormais, entre les versions officielles colportées par les médias traditionnels, et des interprétations plus hardies, dissidentes, en fait, qui font du Net leur terrain, et leur terrain d'expression favori.

En tout cas, on l'aura saisi au terme de cette allégorie, les médias ont constitué tout à la fois un chœur antique, scandant et commentant la tragédie, et ils ont aussi joué le rôle de ces masques grecs qui à Épidaure, amplifiaient la voix, en même temps qu'ils la déformaient.

Une vaste tâche incombe au spécialiste des médias : guider le profane dans les méandres de ces coulisses médiatiques, et l'aider à dévoiler ce que les masques cachent... Démêler l'écheveau des versions contradictoires, guider dans les labyrinthes, pour trouver puis suivre le fil d'Ariane...

Notes

1. Ce texte reprend et actualise les termes d'une conférence donnée à l'université de Bucarest en juillet 2002, ainsi qu'un chapitre de l'ouvrage *11 septembre 2001. Que faisiez-vous ce jour-là ?* Grolley (Suisse) : L'Hèbe, 2006.
2. La psychanalyse ne s'y est pas trompée, avec sa nébuleuse foisonnante de complexes et de syndromes, invoquant Œdipe, Jocaste, Electre, Oreste... Sur la richesse de l'héritage grec, se reporter à l'ouvrage d'Oliver Taplin *Les Enfants d'Homère. L'héritage grec et l'Occident*, Paris : Robert Laffont, 1990.
3. En fait, l'unité de temps prévoyait que l'action se déroulât sur une seule journée. Au prix d'une petite entorse au principe antique, je l'étends ici à trois journées.
4. Les liens de Ben Laden (c'est de lui qu'il s'agit) avec la CIA sont avérés, pendant le conflit ayant opposé les Afghans aux Russes. Il a aussi été soigné aux USA pour insuffisances rénales.
5. Se reporter à un texte *princeps*, dans *Communications* n° 18, « L'événement », Paris, 1972.
6. Et si les deux tours du WTC ne peuvent être rangées parmi ces sept merveilles, qui au demeurant n'existent plus, elles comptaient assurément parmi les quelques authentiques symboles de l'Occident contemporain. C'est surtout à cela que Ben Laden s'est attaqué. Ces tours n'avaient-elles pas été la cible d'une première attaque en 1993 ?
7. Daniel Dayan et Elihu Katz y perçoivent la marque de « l'événement médiatique », en général rituel, comme les enterrements de princesses ou de papes. Se reporter à *La télévision cérémonielle*, PUF, Paris, 1996.
8. Dominique Wolton et Michel Wieviorka, *Terrorisme à la une. Média, terrorisme et démocratie*, Paris : Gallimard, 1989.
9. Mais ce tabou gagne notre « vieille Europe ». Et la tendance est aussi ici à montrer de moins en moins les morts, à occulter les corps de nos proches décédés. J'y consacre un chapitre (« *Ars moriendi*. ou l'art de bien partir ») de mon récent *Les nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars* (Paris : Belin, 2005).
10. Plus qu'un épiphénomène éditorial, cet ouvrage défrayait la chronique en première page du *New York Times* fin juin 2002.